



LA PRIME DE 1873.

Nous sommes à préparer la prime de 1873 pour nos abonnés. C'est un des tableaux qui ont fait le plus de sensation à la fameuse Académie royale de Londres. Il représente une des plus belles scènes de la vie de Jésus-Christ, celle où Marie et Joseph le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs de la synagogue.

Nous ne pouvons offrir rien de plus beau à nos abonnés; s'il est vrai que quelques-uns ont murmuré, l'année dernière, nous les défions cette année de ne pas être enchantés.

L'original de ce tableau a coûté \$50,000, et les copies ne se vendent jamais moins de \$10 aux Etats-Unis. Nous avons voulu faire un grand effort pour satisfaire nos abonnés actuels, les mettre dans la douce obligation de payer leur abonnement, et pour nous attirer une légion de nouveaux abonnés.

Nous l'enverrons d'ici à un mois à tous nos agents, et elle sera donnée à tous ceux qui paieront avant le premier jour de l'an ce qu'ils nous doivent et à ceux de nos nouveaux abonnés qui, en s'abonnant, paieront six mois d'avance.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

Roman émouvant
PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Le héros de ce roman n'est point un personnage imaginaire, son nom et sa vie sont dans toutes les mémoires, dans certaines parties de la France et surtout en Normandie où la scène principale de ce roman s'est passée. On trouve dans le chapitre II de la première partie le portrait de cet homme terrible; le voici:

II.—UNE ENFANCE ORAGEUSE.

Un dicton, fort généralement accredité parmi les gens du peuple, c'est qu'un enfant qui a été nourri par une chèvre prend le caractère et les défauts de la capricieuse *Amalthée* dont il a bu le lait.

Il devient, dit-on, fantasque, colère, brouillon, querelleur, etc....

Nous ne savons si cette croyance bizarre est complètement erronée ou repose sur quelques fondements; toujours est-il que Denis Poulailler, le futur héros de ce livre, semblerait fournir une preuve à l'appui.

Le petit garçon marchait à peine et ne faisait encore que bégayer quelques mots, qu'il annonçait déjà le plus indomptable caractère.

Si, par hasard, son père lui refusait quelque chose, objets de ses désirs enfantins, ce n'était point par des pleurs qu'il témoignait de son chagrin, c'était par des accès de véritable fureur.

Il frappait du pied la terre, il faisait des gestes menaçants avec ses petites mains, le sang lui montait au visage d'une façon effrayante, il poussait des cris inarticulés, et force était de lui céder au plus vite sous peine de le voir tomber en des convulsions fort dangereuses.

Alain se désespérait, et les commères d'Étretat disaient à qui mieux mieux:—Patience!... laissez grandir l'enfant!... *Donné au diable* promet déjà, et vous verrez qu'un peu plus tard il sera digne de son nom!....

Notons en passant que c'est par cette appellation de *Donné au diable* qu'on prenait l'habitude de désigner Denis Poulailler. Six ou sept années se passèrent.

Le petit garçon était d'une taille et d'une force étonnantes pour son âge.

Si son âme appartenait d'avance à Satan, ainsi qu'on le croyait généralement, il faut bien avouer que jamais une âme maudite ne s'était logée dans une plus charmante enveloppe.

L'enfant ressemblait d'une façon frappante à l'un des anges du tableau de l'Annonciation d'Annibal Carrache.

Des cheveux fins comme de la soie, très-épais, naturellement bouclés et d'une teinte brune, chaude et brillante, entouraient son visage frais et gracieux, dont un sang vif et pur colorait les joues veloutées.

Ses grands yeux, d'une nuance indécise, car leur prunelle semblait tantôt d'un noir fauve, et tantôt d'un vert profond, étincelaient de malice et d'esprit.

Sa petite bouche aux lèvres pourpres était trop jolie pour la bouche d'un homme.

Cette tête ravissante s'ajustait sur un corps dont les proportions exquisées réunissaient les perfections des plus beaux enfants de marbre blanc de la statuaire antique.

La moelleuse élasticité des mouvements de Denis, lorsqu'il courait ou lorsqu'il sautait, rappelait involontairement l'inimitable grâce des bonds d'un jeune tigre.

Ce n'était point là, du reste, le seul rapport de l'enfant avec ce prince royal de la race féline.

Denis Poulailler en avait aussi l'astuce, la rapacité et la cruauté juvénile.

Ainsi, il mentait habituellement et avec une habileté si grande, qu'il fallait avoir la preuve du mensonge pour le soupçonner.

Lorsqu'il convoitait quelque chose, et souvent même sans autre but que de contenter un instinct bizarre, il oubliait toute distinction de propriété et faisait main basse sur l'objet à sa convenance.

Enfin, il trouvait un plaisir tout particulier à tourmenter et à faire souffrir les animaux.

C'était pour lui une volupté raffinée que d'assister à l'agonie d'un pauvre chien ou d'un malheureux chat, à moitié assommés à coups de galets.

Les enfants du même âge que Denis le redoutaient à l'égal du feu, par la raison fort simple qu'il usait et abusait avec eux de la supériorité de sa force.

Denis Poulailler avait six ans, lorsqu'il entendit pour la première fois un petit garçon de neuf à dix ans le saluer du nom de *Donné au diable*.

Il considéra ces mots comme une injure, et, se précipitant sur celui qui les avait prononcés et qui cependant le dépassait de toute la tête, il le renversa et lui heurta si bien et si longtemps la tête avec un gros caillou, qu'il le laissa sans connaissance sur la place.

Cet acte de vengeance ne servit qu'à lui faire confirmer de plus en plus ce surnom qui l'irritait.

Bientôt on ne le désigna plus autrement.

Ceci lui causa, dans les premiers temps, un perpétuel accès de rage.

Mais, peu à peu, il s'accoutuma à s'entendre traiter ainsi, et au lieu de subir ce surnom comme une insulte, il s'en fit un titre d'honneur.

Le chagrin d'Alain Poulailler augmentait de jour en jour.

Vainement mettait-il tout en œuvre, la douceur et la force, la persuasion et la violence, pour dompter l'indomptable caractère de son fils.

Il n'obtenait aucun résultat.

L'enfant se riait des conseils, des exhortations, des reproches.

—La règle générale n'est pas faite pour moi,—répondait-il; —je ne suis pas un enfant pareil aux autres, puisque je suis *donné au diable*!....

L'abbé Bricord ne négligea rien pour pétrir et façonner cette jeune âme, pour y porter la lumière, pour la soumettre au joug salutaire des croyances religieuses.

Il essaya d'assouplir par l'instruction cette nature si forte, si vivace, si exubérante, si capable de grandes choses, pour le bien comme pour le mal.

Efforts perdus! peine inutile!....

L'enfant répondait au prêtre, de même qu'il avait répondu à son père:—A quoi bon tout cela?... A quoi bon servirait la religion et la science?... Ne suis-je pas damné d'avance? Et quand à mon chemin en ce monde, je n'aurai pas de peine à le faire, puisque je suis *donné au diable*!....

Ainsi Denis Poulailler se faisait une arme du préjugé contre le préjugé lui-même.

Avec les insultes des jeunes garçons de son âge, il avait accepté sa prédestination, qui, désormais, était un fait accompli.

Il n'est que trop commun, ici-bas, de voir les choses arriver, uniquement parce qu'elles ont été prédites.

Les niais et les dupes crient: *Au miracle*!.... et ne s'aperçoivent pas qu'on a forcé la main au hasard.

Nos lecteurs sauront, en lisant ce roman qui commence dans ce numéro de l'*Opinion Publique*, comment Denis Poulailler, (c'est le nom de notre héros) avait été donné au diable et comment il justifia son nom.

BULLETIN.

La nouvelle épine attachée aux flancs de la Confédération, c'est bien la question des écoles catholiques du Nouveau-Brunswick. Les deux partis s'échauffent et un rien mettrait le feu aux poudres. Les catholiques font une résistance admirable; ils se tiennent dans les bornes de la légalité et font preuve d'autant d'habileté que d'énergie. Les protestants, eux, commencent à battre la campagne. Les gens imbéciles ou malhonnêtes trahissent toujours le défaut de leur cuirasse et peuvent difficilement cacher au regard public le mauvais aspect d'une cause perdue. Ces braves en sont rendus à faire des assemblées publiques pour demander, au nom des grands principes humanitaires et de la liberté religieuse, la continuation de l'oppression de leurs frères, les catholiques du Nouveau-Brunswick!—On saura, au reste, avant peu, à quoi s'en tenir sur la validité de l'acte du Parlement de la Province-Sœur. Le juge Welden a arrêté, sur application des catholiques, le prélèvement de la taxe scolaire dans une municipalité et ordonné de montrer cause devant la Cour Suprême pourquoy le rôle de perception ne serait pas annulé et cassé. On y discutera et jugera la constitutionnalité du statut local. D'un autre côté, le comité judiciaire du conseil privé et les avocats en loi de la Couronne en Angleterre feront connaître leur opinion sur la question assez prochainement, au dire de quelques journaux.

La crise financière, devenue moins intense, continue néanmoins à faire l'objet des préoccupations de la presse et des hommes d'affaires. Cette gêne des banques qui, au fond, n'est que momentanée, n'est pas fort nouvelle. Elle se produit périodiquement, sinon annuellement. Diverses causes sont assignées. Le *Mail*, de Toronto, comme nous le disions récemment, en trouvait trois: importations exagérées, spéculations désordonnées sur les fonds canadiens et étrangers, ainsi que sur la propriété foncière. C'est à peu près la même plainte dans le *Bas-Canada*, à cette variante près: on accentue davantage le reproche fait aux banques canadiennes, et notamment à la banque de Montréal, d'expédier trop d'or à New-York pour prêter aux financiers de Wall Street. Cette émigration de capitaux paralyse notre commerce et nos industries. Nous n'exprimons pas d'opinion; nous relatons. On ajoute que les banques manquent de patriotisme en envoyant à l'étranger un argent dont le pays a tant besoin.

D'autres, amis de ces institutions financières ou spectateurs désintéressés du débat, répondent que les capitaux sont cosmopolites, n'ont ni nationalité, ni patriotisme, et vont partout où une plus grande demande promet de plus gros dividendes. Cette assertion confirmerait notre manière de voir: le pays regorge de capitaux et il faudrait moins importer, moins spéculer, plus manufacturer ici et bâtir plus de chemins de fer avec notre argent.

Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, nous pouvons